Mes deux rencontres avec Primo Levi

My two encounters with Primo Levi

Mijn twee ontmoetingen met Primo Levi

Daniela Amsallem

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1454>

DOI : 10.4000/temoigner.1454

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 115-123

ISBN : 978-2-84174-688-0

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Daniela Amsallem, « Mes deux rencontres avec Primo Levi », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 119 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1454> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1454>

Mes deux rencontres avec Primo Levi

→ Par **Daniela Amsallem**,
Université de Savoie

J'ai rencontré pour la première fois Primo Levi le 15 juillet 1980. J'avais commencé une thèse de doctorat d'État en France sur les écrivains juifs italiens et la Shoah, et il était normal que je m'intéresse dès le début à l'œuvre de Primo Levi qui constituait, en Italie, la référence pour tout ce qui concernait la persécution des Juifs et la littérature concentrationnaire. En France, il ne devait être reconnu que plus tard, à l'occasion de sa mort tragique en 1987 et de la parution, la même année, de la deuxième traduction française de *Si c'est un homme*.

Lorsqu'il a ouvert la porte de son appartement du corso Re Umberto, à Turin, j'ai vu devant moi un homme menu, au regard profond et au sourire accueillant. Lors de notre conversation, qui a duré presque deux heures, il s'est montré détendu, plein d'esprit ; il a répondu patiemment à mes questions, parlant de façon posée, et animé en même temps d'une exigence constante de précision et de vérification. Il a parfois entrecoupé ses propos d'un rire contenu, pour souligner une affirmation ou masquer une certaine pudeur.

Nous avons évoqué tout d'abord la caractéristique de *Si c'est un homme*, qui le distingue des autres témoignages sur les camps, son attitude rationnelle et dépassionnée, le ton détaché du livre. À ma question, s'il s'agissait d'un choix délibéré, conformément au devoir du témoin, qui ne peut pas se laisser emporter par des sentiments personnels, Levi a répondu qu'en fait il était né ainsi, qu'il éprouvait assez peu de réactions émotives et le peu qu'il avait, il tendait à les censurer, à les effacer, surtout lorsqu'il écrivait. Et comme je lui disais que je l'enviais, que j'aurais voulu être comme lui, il a répondu :

Mais... ce n'est pas tellement enviable. Parce que... non, ce n'est pas si enviable que ça. Souvent cela interfère dans les rapports humains. Car on s'attend à une réaction qui manque. Il est difficile d'évaluer les avantages et les inconvénients. De toute façon, j'ai vécu comme ça jusqu'à maintenant [rire], y compris pendant la parenthèse d'Auschwitz. Laquelle a comporté, aussi, de violentes indignations, des haines... Je me souviens assez bien de quelques épisodes... des moments de haine violente lorsque, vraiment, tu voyais devant toi, en chair et en os, l'homme qui te frappait, l'homme qui t'insultait, l'homme qui te méprisait. Et pourtant, même dans ces cas-là, la seconde réaction a précédé la première,

Mes deux rencontres
avec Primo Levi (suite)

c'est-à-dire... la réflexion est venue d'abord. Je ne me suis jamais battu avec personne, par exemple, même enfant, je n'ai jamais réussi à faire le coup de poing avec personne, parce que j'étais aussi un peu maigrelet, à vrai dire [rire]¹.

Puis on a parlé des écrivains comme Elie Wiesel, Malamud ou Schwarz-Bart et de la valeur que l'on pouvait attribuer à la souffrance : c'était le sujet d'une autre thèse que je venais de terminer et je voulais connaître sa position. Il a été très clair sur ce point :

Pour moi la souffrance *n'a pas* de sens : on doit l'éviter ; je dirais même que le seul devoir de l'homme, *laïque*, au monde est d'éviter la souffrance aux autres et à soi-même. Mais quand elle vous tombe dessus, quand on ne peut pas l'éviter, alors le mieux est de s'armer de courage, de « ceindre de force ses reins » (*cingersi i lombi di forza*), comme... [rire] n'est-ce pas ? Et de chercher à en tirer le peu de bien qu'elle peut donner, qui peut être aussi ceci, justement : la connaissance de la souffrance elle-même ; se connaître soi-même et connaître les autres autour de soi.

Lorsque je lui ai fait remarquer que c'était la réponse que donne le Judaïsme – c'est ce qui le différencie du Christianisme – il a précisé que c'était le point de vue de la morale laïque, que le sien était un choix laïque. Mais il est vrai, a-t-il ajouté, que c'était une différence importante entre le Judaïsme et le Christianisme. Et il a évoqué le Livre de Job : « Job n'accepte pas la souffrance, et en vient jusqu'à... nier Dieu », a-t-il dit. Nous avons convenu que l'épilogue avait été ajouté après : et c'est « un épilogue déconcertant » a conclu Levi, car Job « a dix autres enfants, mais pas ceux d'avant ». C'est pour cela que l'on a souvent assimilé Job aux victimes d'Auschwitz. D'ailleurs Levi devait commencer son anthologie *À la recherche des racines*, publiée un an après, justement par le Livre de Job.

Cela m'a amenée à lui poser la question qui revient de façon récurrente chez Elie Wiesel : « Et Dieu dans tout cela ? », et j'ai ajouté un peu naïvement : « Qui est coupable pour Auschwitz : l'homme ou Dieu ? » Voici sa réponse :

C'est la faute de l'homme ! Mais, vous me prenez en [rire]... défaut. [...] Je suis un incroyant ; je ne crois pas en Dieu, je n'y ai jamais cru avant, et encore moins après Auschwitz. Il y a aussi une trace dans *Si c'est un homme*, où j'ai écrit que je pense qu'après Auschwitz personne n'a le droit de parler de Providence. [...] Je suis un non-croyant, et donc je trouve plus facile de répondre à cette question.

Et comme je lui demandais : « Par conséquent, Dieu n'existe pas, Il n'a jamais existé, même avant Auschwitz ? », il a précisé :

Non, pour moi c'est une chose presque dépourvue de sens, en somme. Je suis plein de respect, même d'envie pour les croyants, mais je ne le suis pas. Il m'est donc facile de répondre qu'en l'absence de Dieu, Auschwitz est pleinement la faute de l'homme : de

(1) La transcription intégrale de cet entretien a été publiée, traduite en français, dans : Daniela Amsallem, *Primo Levi au miroir de son œuvre. Le témoin, l'écrivain, le chimiste*, Lyon, Cosmogone, 2001, p. 261-275. Des extraits de l'original en italien ont paru dans le n° 13 de la revue *Riga* sur *Primo Levi*, Marco Belpoliti (dir.), « *Conversazione con Daniela Amsallem* », Milan, Marcos y Marcos, 1997, p. 55-70.

quelques hommes, pas de tous. Autrement, comment faire, justement ? La question devient... féroce.

Je l'ai alors interrogé sur l'expression tirée du « Chant d'Ulysse » de Dante, où Ulysse conclut le récit de son naufrage par ces mots : « *Come altrui piacque* » (« Comme il plut à autrui », à un Autre, c'est-à-dire Dieu). Dans son évocation de *La Divine Comédie*, le long du trajet pour transporter la marmite de la soupe du camp, Levi avait eu une fulgurante intuition à propos de cette formule et aurait voulu l'expliquer à son camarade Jean Samuel, car il lui semblait qu'elle contenait la raison de leur présence à Auschwitz. Je lui ai donc demandé si l'on pouvait y voir une sorte de présence de Dieu dans l'histoire, conférant un sens à l'histoire. Levi a été catégorique :

Je voulais dire une chose un peu différente, non un peu, *très* différente. C'est-à-dire que... la signification d'Auschwitz, à ce moment-là – c'est cependant une chose non élaborée et à laquelle je ne souscrirais pas ; je l'ai laissée en suspens, parce que je ne l'ai jamais élaborée et je n'en suis même pas très sûr – qu'Auschwitz fût la punition de la civilisation juive par les barbares, par l'Allemagne barbare, par le nazisme barbare ; c'est-à-dire la punition de l'audace, tout comme le naufrage d'Ulysse est la punition de l'audace de l'homme par un dieu barbare. Je pensais en particulier à cette veine de l'antisémitisme allemand qui frappait principalement l'audace intellectuelle des Juifs, comme Freud, Marx, Kafka et tous les innovateurs, en somme, dans tous les domaines. C'était cela qui dérangeait un certain philistinisme allemand, beaucoup plus que le fait du sang et de la race.

Dans ses notes à l'édition scolaire italienne et dans une interview à la télévision, il devait exprimer une opinion semblable : c'était la punition, par Hitler, de l'audace de tous ceux qui, en Europe, avaient osé s'opposer au nazisme. Concernant ce vers « *Come altrui piacque* », il avait ajouté lors de notre entretien qu'il était tellement fort, tellement prégnant, qu'à travers la poésie lui aussi, homme laïque, pouvait atteindre l'état d'esprit du croyant.

Lorsque je l'ai revu six ans plus tard, il avait utilisé une autre belle formule : il n'osait pas se déclarer athée, car il ne niait pas Dieu, mais il ne se posait pas ces

© Pierre Chaussat / Teatro Stabile de Turin

– 1966. Lors d'une représentation théâtrale de *Si c'est un homme* à Turin.

Mes deux rencontres
avec Primo Levi (suite)

problèmes. Après une brève période d'observance religieuse, à la suite de sa Bar-Mitzva, l'intérêt scientifique avait prévalu, et la théorie de Darwin avait remplacé la loi de Moïse...

Il est intéressant de noter que Levi, qui a toujours souligné son laïcisme, avait néanmoins une connaissance approfondie de la Bible et de la tradition juive. Concernant l'attitude à adopter face à la souffrance, il avait tiré l'expression « ceindre de force ses reins » du Proverbe 31 : 17 qui fait l'éloge de la femme vaillante et dont une partie est récitée à l'entrée du shabbat par le mari en l'honneur de son épouse (*Échète hayil*). Ce proverbe est suivi, dans la Bible hébraïque, justement par le Livre de Job...

Il avait aussi une grande culture littéraire et classique – des souvenirs du lycée, avait-il affirmé avec modestie – et lorsque nous avons parlé des références à *La Divine Comédie* de Dante qui jalonnent son œuvre, en particulier *Si c'est un homme*, il a dit qu'il ne s'agissait pas toujours de citations volontaires, que parfois elles étaient inconscientes et qu'il s'en était aperçu peut-être vingt ans après, en contrôlant les traductions. Et il avait cité en exemple l'expression utilisée au moment de la sélection, évoquant « les nus pleins d'épouvante », qui reprend l'image dantesque « cou-raient des gens nus et pleins d'épouvante, sans espoir de refuge, ni d'héliotrope. » (*Enfer* XXIV, 92-93)

Et Levi de conclure, avec un certain amusement, que lui, « homme rationnel et laïque » (« *io, uomo razionale e laico* »), devait admettre que l'écriture n'était pas « un métier rationnel, ou pas complètement. » Et il avait ajouté en riant que « quand

on écrit, il y a aussi le locataire de l'étage d'en dessous qui collabore » et ceci « est un... coup porté à l'ambition et à l'orgueil de celui qui prétend tout écrire en faisant appel à ce qui est au-dessus de la ceinture. En réalité, ce n'est pas ainsi. »

Nous avons ensuite abordé un sujet plus grave : le sentiment de culpabilité d'avoir survécu à une catastrophe, ce qu'on appelle communément « le complexe du survivant ». La connotation freudienne du terme ne lui semblait pas très appropriée – nous connaissons la méfiance de Levi à l'égard des interprétations psychanalytiques du phénomène concentrationnaire. En évoquant *Le Cœur conscient* de Bruno Bettelheim, où celui-ci identifie l'enfermement dans les camps à une régression infantile, il a admis y percevoir « le professionnel, le psychiatre, l'ingénieur d'âmes, en somme... très froid », et en plus « limité aussi à une expérience personnelle qui

– Primo Levi dans les Alpes,
le 31 juillet 1983.

© Silvio Ortona, coll. Ian Thomson

n'est pas celle de tout le monde. » Par contre, son hostilité ne s'étendait pas au père de la psychanalyse : dans un entretien avec Risa Sodi il devait déclarer avoir lu et beaucoup apprécié les ouvrages de Freud, qu'il tenait à la fois pour un grand écrivain, un grand poète et un homme d'une extraordinaire finesse d'esprit².

Plutôt que d'un « complexe », nous a-t-il dit, Levi préférait parler d'une « souffrance », la souffrance du retour, celle d'avoir « perdu beaucoup d'amis, pourquoi sont-ils morts et moi je suis vivant » :

Surtout pour celui qui a perdu sa famille. Quand on perd sa famille et que l'on survit, il est difficile d'échapper à l'idée : « Ai-je fait vraiment tout ce que je pouvais pour les sauver ? » Je connais beaucoup de personnes dans ce cas. J'ai un parent lointain qui a perdu sa mère, et qui a souffert longtemps et souffre encore maintenant, car il se demande encore aujourd'hui : « J'aurais peut-être pu me montrer plus astucieux, plus courageux, plus clairvoyant, plus prévoyant. » Mais je n'ai perdu personne de ma famille au sens étroit, donc... je ne crois pas avoir éprouvé précisément cela. Oui, à l'égard des amis certainement... Il y avait des amis, il y avait une femme à laquelle j'ai fait allusion dans *Si c'est un homme*, pour lesquels... j'aurais peut-être pu faire quelque chose de plus. Mais, comme je vous le disais, j'ai tendance à rationaliser ce qui me concerne, et... [il soupire], oui, j'aurais dû être, avoir alors l'expérience que j'ai eue depuis.

En tout cas, cette souffrance lui avait conféré, comme au Vieux Marin de Coleridge, « un étrange pouvoir de parole » (« *A strange power of speech* », avait-il cité de l'anglais).

Le parallèle était surtout dans le geste du Vieux Marin, qui saisit un des invités à la noce et lui inflige son récit : « Ce geste, de contraindre l'invité à la noce, qui a tout autre chose en tête, à écouter cette histoire de maléfices, me ressemblait beaucoup, surtout à l'époque, et j'ai écrit *Si c'est un homme* dans cet état d'esprit. Autrement dit, je veux te raconter, même si à présent tu as tout autre chose à faire, ce qui est arrivé, ce qui m'est arrivé. » Mais nous avons convenu que, contrairement au personnage de Coleridge, le survivant des camps n'avait rien à expier.

Cependant, Levi a admis avoir bénéficié, à son retour d'Auschwitz, d'une vaste audience : le rêve collectif, que faisaient tous les déportés, de revenir et de ne pas être écoutés, n'a pas été prophétique dans son cas. Il avait d'ailleurs retrouvé ce rêve dans le livre de Charlotte Delbo, dont il a cité le titre en français, *Aucun de nous ne reviendra* :

Et il est... identique à celui que j'ai raconté, et je me souviens très bien avoir raconté ce rêve, à Auschwitz, à certains de mes amis, qui m'ont dit : « Mais je le rêve, moi aussi ! » Tout le monde le rêvait. Il ne correspond pas à la réalité, en ce qui me concerne. Ce n'était pas un rêve prophétique, car au contraire mon souvenir, désormais global, comment dire, d'une énorme quantité de récits, faits oralement et par écrit, ne correspond pas à cela. J'ai toujours trouvé, ou presque, au moins de l'intérêt sinon de la solidarité pour ce que j'ai raconté. Je me souviens très bien de certains voyages faits en train – je venais de rentrer

(2) Primo Levi, *Conversations et entretiens*, traduit de l'italien et de l'anglais par Thierry Laget ; de l'allemand par Dominique Autrand, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 224.

Mes deux rencontres
avec Primo Levi (suite)

en Italie et j'étais... mal en point, non pas en ce qui concerne la santé mais les finances ; car cette maison avait été endommagée par les bombardements, ma mère n'avait pas d'argent, et... je n'avais plus de travail, et je devais me démener pour rebâtir quelque chose – je voyageais en train pour trouver du travail, et je racontais à tout le monde mes affaires, mais j'étais toujours au centre d'un groupe de personnes. Je me souviens d'un prêtre, qui [rire] n'entendait pas bien ; je racontais, je ne me souviens plus, à trois ou quatre personnes, et puis un prêtre âgé s'est avancé et m'a dit : « S'il vous plaît, je suis un peu dur d'oreille, j'étais derrière, au deuxième rang [rire], s'il vous plaît, racontez encore une fois », et je l'ai fait. Ainsi mon expérience, même à travers les livres, est celle d'une vaste audience. Il existe une édition scolaire de *Si c'est un homme...* [...]

Je me suis beaucoup investi, je suis allé dans de très nombreuses écoles et, dans l'ensemble, je trouve un intérêt de la part des jeunes. C'est un intérêt qui varie beaucoup avec les années, en ce sens qu'il change de nature : à présent, c'est un intérêt... archéologique. Il est très difficile de faire comprendre à ces jeunes qu'il s'agit de choses pas si lointaines. Vous savez comment ça se passe, surtout à l'école : on aplatit tout, et la Seconde Guerre mondiale est comme la Première, comme le *Risorgimento* et comme les Guerres Puniques, tout cela écrasé ensemble. [...]

Mais, je disais, lorsque je me rends dans les écoles, je m'aperçois d'une dérive, non ? d'un dérapage. Il y a vingt ans, il s'agissait d'un intérêt précis et personnel ; c'est-à-dire : « Tu as souffert de ceci et de cela. » Les jeunes de maintenant sont les petits-enfants et non plus les enfants. Ce sont les petits-enfants de ceux de ma génération. Ils ont entendu quelquefois leur grand-père parler de la Seconde Guerre mondiale, mais ce sont des choses éloignées pour eux ; ils s'y intéressent comme ils s'intéressent à un roman ou à un conte de fées, mais non comme à des événements réellement vécus. Leur monde a désormais avancé de deux générations.

À la fin de notre entretien, il m'avait d'ailleurs raconté cette anecdote, qu'il devait rapporter ensuite dans *Les Naufragés et les rescapés*³ concernant ce jeune écolier, le plus éveillé de sa classe qui, au cours d'une de ses visites dans les écoles, après l'avoir écouté attentivement, avait tracé sur le tableau un plan d'évasion du camp, en ajoutant, sûr de lui : « Pensez-y, pour la prochaine fois ! » Donc, s'il était fondamental de transmettre aux jeunes cette connaissance, il était de plus en plus difficile :

D'autre part, il faut bien admettre que, depuis lors, d'autres événements terribles se sont produits, à part la bombe atomique : tout ce qui est arrivé en Extrême-Orient et ce qui arrive en Amérique du Sud, c'est quantitativement moins grave ; ce qui se passe en Union Soviétique. On ne peut plus – moi personnellement, en tant que rescapé d'Auschwitz désormais marqué avec mon tatouage sur le bras, je ne sens plus le droit de soutenir cette exclusivité, de dire : « Nous seulement » – on ne peut plus, on ne doit plus le faire [pause]. Malheureusement, beaucoup de mes camarades rescapés ont tendance à cette curieuse forme de monopole, à dire : « Nous sommes seuls autorisés à parler. » Je crois, au contraire, que ce n'est pas ainsi ; il faut dire : « Nous aussi », il faut bien laisser s'exprimer les autres aussi. Et les jeunes d'aujourd'hui le perçoivent.

(3) Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, traduit de l'italien par André Maugé, Paris, Gallimard, 1989, p. 153-154.

© DR

– Col de Belledonne,
24 septembre 1983.

Par ailleurs, si cette « énorme, difficile souffrance » ne devait pas être oubliée, elle ne devait pas non plus engendrer de nouvelle souffrance, a-t-il affirmé, et il a cité le cas de ses deux enfants : Lisa et Renzo qui, indépendamment l'un de l'autre, avaient refusé le dialogue et préféraient « un père en chair et en os, qui ne soit pas un rescapé, qui ne soit pas un témoin. »

Lorsque je lui ai demandé, à la fin de notre entretien, quel était le prochain livre en préparation, quand pourrais-je commencer à le chercher dans les librairies, sa voix est devenue grave et hésitante :

Il faudra beaucoup de temps. J'ai commencé à travailler sur un sujet très ambitieux, qui est justement celui du *Lager* revu maintenant. Il s'agit d'une série d'essais sur quelques questions concernant... l'expérience de ma génération. Mais, c'est un travail qui avance mal, lentement... pour de nombreuses raisons extérieures et intérieures, peut-être plus intérieures qu'extérieures ; je ne suis pas sûr de dire des choses nouvelles, de dire des choses inédites, pas encore dites ; je ne suis pas sûr de... dire des choses justes ; je ne suis pas un essayiste et... je me trouve un peu désarmé, en somme. Je ne peux pas me limiter... à mes expériences ; je dois aussi rapporter les expériences des autres et il faudrait lire énormément de choses. Bref, je ne sais pas si cela ne... dépasse pas mes moyens, et il se peut aussi... qu'à mi-chemin... je m'arrête.

Mes deux rencontres
avec Primo Levi (suite)

Il s'agissait de son testament spirituel, *Les Naufragés et les rescapés*, qu'il était déjà en train d'écrire en 1980. Un « projet [...] subversif », comme l'explique très bien Philippe Mesnard, « au regard de la mémoire et de la grande œuvre testimoniale qu'il accomplit depuis 1946. » Dans une démarche, je cite encore Mesnard, « où s'affrontent le deuil et la mélancolie, où le courant de la dépression l'entraîne vers le fond, tandis que la volonté de vivre voudrait le tirer vers le haut⁴. » Je n'ai jamais vu aussi bien expliquée la personnalité de Primo Levi, ses contradictions et ses souffrances, en particulier au moment où il rédige *Les Naufragés et les rescapés*, s'interrogeant sur « les dédales de l'âme humaine – la sienne incluse, car il est homme à ne pas se protéger⁵. »

En effet, lorsque je l'ai revu, pour la deuxième fois, le 21 novembre 1986, je l'ai trouvé bien changé. C'était à l'occasion d'un important colloque international sur la déportation (« *Storia vissuta* ») qui avait été organisé à Turin par le Conseil Régional du Piémont et l'ANED, l'Association des Anciens Déportés. Il y avait parmi les intervenants Hermann Langbein et Georges Wellers, et je me souviens que Levi, qui était assis à côté d'eux, s'était levé pour leur faire une accolade fraternelle au moment où ils avaient parlé.

Il paraissait vieilli, voûté, un peu perdu au milieu des amis qui l'entouraient et du public, composé essentiellement de jeunes qui l'avaient ovationné : il avait lu une courte communication, d'un air sérieux et empreint de modestie, insistant sur le caractère unique du génocide hitlérien et sur le devoir moral qui incombait au rescapé d'en léguer la mémoire aux jeunes générations⁶.

Dans les coulisses du Palazzo Lascaris, où se déroulait le Colloque, Levi s'est encore plié à répondre à mes questions, qui portaient sur sa judéité, ses racines familiales, ses rapports avec l'État d'Israël. Mais l'étincelle de vivacité avait quitté son regard et il avait interrompu notre conversation au bout d'un moment pour retourner aux séances du colloque.

Je ne devais plus le revoir, et quelques mois après j'ai appris sa mort par la radio française.

Personnellement, je fais partie de ces quelques irréductibles qui préfèrent parler de « fin tragique » plutôt que de suicide, pour ne pas exclure la possibilité qu'il se soit agi d'une chute accidentelle. Son ami, le médecin anglais David Mendel, rappelle que les antidépresseurs (Levi en prenait à l'époque) sont connus pour créer des hypotensions et des étourdissements. Or, en ce samedi 11 avril peu après 10 heures, la concierge lui avait monté son courrier et Levi l'avait remerciée en souriant ; redescendue dans sa loge, elle avait entendu quelques instants plus tard le bruit de sa chute. Il est possible que Levi ait voulu lui parler en se penchant au-dessus de la cage d'escalier et soit tombé, pris d'un malaise ou d'un vertige⁷. Dans la revue *Belfagor* éditée à Florence, a paru l'article d'un chercheur italo-américain, Diego Gambetta qui, après avoir fait le tour de la question et évoqué toutes les interprétations plausibles, concluait qu'en l'absence de preuves en faveur du suicide, la thèse d'un accident ne pouvait être exclue⁸. C'est une position prudente, que je partage entièrement. Je me dis, en tout cas, que si Levi s'était trouvé à devoir se prononcer sur une situation

(4) Philippe Mesnard, *Primo Levi. Le Passage d'un témoin*, Paris, Fayard, 2011, p. 558-559.

(5) *Ibid.*, p. 554.

(6) Le texte de sa communication, « Alla nostra generazione... », a été publié dans les Actes du Colloque du 21 et 22 novembre 1986 à Turin (*Storia vissuta. Dal dovere di testimoniare alle testimonianze orali nell'insegnamento della storia della 2a guerra mondiale*, Milan, Franco Angeli, 1988, p. 113 sq.). La traduction en français a paru dans Primo Levi, *L'Asymétrie et la vie*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Paris, Robert Laffont, 2004, p. 175 sq.

(7) David Mendel, « Un incontro con Primo Levi », traduit de l'anglais par M.C. Costamagna, *L'Indice dei libri del mese*, n° 5, mai 1994, p. 54.

(8) Diego Gambetta, « Gli ultimi momenti di Primo Levi », *Belfagor*, a. LIV, n° 3, 31 mai 1999, p. 325-339.

analogue, il aurait opté pour la prudence.

Et je voudrais terminer par un dernier passage de notre entretien de 1980, où il répondait à la question s'il valait encore la peine de vivre, après Auschwitz :

Mais... dans ce cas aussi... il est terrible de donner une réponse générale. Je comprends très bien ceux qui ont dit « non », après, qui ont conclu qu'il était préférable de ne pas vivre plutôt que de vivre. En ce qui me concerne, il m'est arrivé le contraire, mais ce ne sont pas des choix... il ne s'agit jamais de choix délibérés et rationnels. Ce n'est pas comme si on s'établissait un programme et qu'ensuite on vive selon ce programme. [...]

Cela ne se produit pas. En ce qui me concerne, il m'est arrivé le contraire. Précisément, le fait de retrouver la liberté a coïncidé pour moi avec bien d'autres choses : avec la liberté elle-même, avec la découverte de l'écriture ; paradoxalement, avec la découverte de posséder une expérience extrêmement douloureuse, mais précieuse, qui pouvait durer, comme un capital qui donne ses fruits, et qui en effet continue de fructifier, d'une certaine façon ; elle m'a fourni une certaine compréhension du monde et la faculté d'y réfléchir, et je considère cela comme positif. De sorte que, cela peut sembler, comment dirais-je... *impie* même, mais la somme, la somme algébrique du mal d'Auschwitz additionnée à ce qui a suivi, pour moi est positive, et non négative [pause]. Il est difficile de faire des hypothèses : si je n'avais pas été à Auschwitz, qui sait ce qui serait advenu, je ne le sais pas, mais j'ai l'impression que j'aurais maintenant une vie plus pauvre.

On reconnaît le rationalisme de Primo Levi qui, à ma question s'il était pessimiste ou optimiste, avait répondu : « pessimisme dans les idées et optimisme dans les actions », retrouvant par-là la célèbre formule de Gramsci, ce que lui avait fait remarquer un de ses amis : « Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté⁹ ».

Il s'agit de cet « optimisme de la raison » que Calvino reconnaissait en Voltaire qui, « partant d'un total pessimisme objectif, d'une notion de nature et d'histoire non éclairées par le rayon d'aucune providence, avait posé les bases d'un optimisme subjectif, confiant dans l'issue de la bataille engagée par la raison humaine¹⁰. » ■

(9) Antonio Gramsci, *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura* (*Quaderni del carcere*, t. 2), Turin, Einaudi, 1966, p. 182.

(10) Italo Calvino, *Una pietra sopra. Discorsi di letteratura e società*, Milan, Oscar Mondadori, 1995, p. 30, traduction de l'auteur.